

Luxemburger Wort

Une générosité expansive

«Gina» d'Eugénie Rebetez au Théâtre des Capucins

PAR STÉPHANE GILBART

«Gina» d'Eugénie Rebetez, que l'on a vu l'autre soir au Théâtre des Capucins, est un spectacle qui convainc par la générosité talentueuse de son interprète, par sa façon remarquable de broder le pur divertissement d'une sorte de leçon de vie positive.

Eugénie Rebetez sur un plateau, c'est un véritable déferlement. Elle multiplie les modes d'expression, jeu, chant, danse, jonglerie, acrobatie. Son corps est pour elle un extraordinaire instrument: elle le fait marcher au pas ou courir au galop; elle le plie, le déplie et le replie; elle lui impose le grand écart, le soumet aux contraintes de la danse classique (quelle technique!) ou le libère dans les rythmes les plus échevelés; elle le ballote dans tous les sens; elle le fait cascadeur.

Et pourtant, ce corps a trahi ses attentes: la petite Eugénie se voulait, se savait danseuse. A peine adolescente, elle quitte sa Suisse natale pour une formation danse-études en Belgique. Mais il est des fatalités: ce corps lui échappe, refuse les strictes limites indispensables aux exigences chorégraphiques. Il devient nettement plus convexe que concave! Voilà qui renvoie aux paroles d'une chanson du spectacle: «Je me sens nulle, moche, faut bien que je m'accroche, quelle tragédie». On imagine, on comprend la douleur, le désespoir même... Mais c'était oublier l'énergie essentielle de la jeune femme. Elle va alors jouer de ce corps qui s'était si cruellement joué d'elle. Sa difficulté d'être se mue en raison d'être. En générosité expansive.

En une heure trop rapide de spectacle, elle multiplie les situations et les personnages; elle feuillette le catalogue du rire, du comique de situation au comique d'une logique absurde, du comique de rupture au comique de répétition ou d'hésitation; elle se bat contre la résistance opiniâtre, contre l'agressivité, des objets; elle imite, elle parodie. Elle se fait magicienne des lumières et des ombres, manipulatrice des sons.

«On est bien là!» dira-t-elle à un spectateur-interlocuteur; «Ich liebe mein Leben», chantera-t-elle. Et



Eugénie Rebetez joue de son corps fragile. (PHOTO: AUGUSTIN REBETEZ)

c'est alors que le pur divertissement laisse entrevoir, en filigrane, comme une leçon de vie. Gina-Eugénie n'est plus que dynamisme et profusion, pourrait-on croire. Et l'on se souvient de certaines de ses déclarations: «Tous les jours, je doute de moi et de mon métier. Je ne sais pas si j'ai le corps que je devrais avoir, mais j'ai appris à travailler avec ce corps. Même si tout va bien, j'ai du mal à dire que je suis heureuse. Il y a de la tristesse cachée dans mon coeur. Je ne sais pas où je vais, mais il faut que j'y aille».

Excellente leçon de vie en effet que cette acceptation conquérante de soi dans un monde qui a sacralisé les apparences, qui impose obsessionnellement leur quête, qui en fait un critère de réussite ou d'exclusion. Excellente leçon de vie également que cette façon de s'en sortir par la rencontre avec l'autre, le spectateur, de se faire pour lui le miroir de ce qu'il est lui aussi afin qu'il s'accepte à son tour.